

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les Pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Fadhila Chitour

Fadéla Boumendjel-Chitour est endocrinologue, professeure à la faculté de médecine d'Alger et militante algérienne pour les droits humains. Elle est l'ancienne cheffe de service du CHU de Bab El Oued. Militante féministe, elle a fondé le Réseau Wassila qui lutte contre les violences faites aux femmes et aux enfants qu'elle représente entre 2000 et 2009 avant d'en devenir la vice-présidente en 2009.

Habib

On est le 24 octobre 2025 à Alger pour le programme Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb et j'ai l'honneur et le plaisir de rencontrer madame Fadhila Chitour.

Fadhila

Née Boumendjel.

Habib

Née Boumendjel. Et Boumendjel, c'est un nom connu en Algérie. C'est un monsieur qui a compté dans l'histoire de l'Algérie. Vous allez peut-être nous en dire quelques mots. Et donc, j'ai une première question toute simple. Je commence toujours par celle-là. Parce que moi j'ai la chance de vous rencontrer, mais il y en a d'autres qui ne vous connaissent peut-être pas. Vous êtes qui, Mme Chitour ?

Fadhila

D'accord. D'abord, je voudrais vous remercier. Vous avez parlé d'honneur, moi aussi, je suis très honorée que vous ayez pris la peine de penser à moi pour ce projet de recherche. Et c'est aussi de grands moments ces interviews, on les appelle brièvement interviews, mais en fait ces points d'arrêt qu'une interview vous oblige à faire sur une trajectoire, sur votre vie, quand on décide et c'est mon cas, d'être le plus possible dans la spontanéité et la transparence, je pense que c'est un grand révélateur, pour soi-même aussi, de ce que l'on a pu dire et faire au cours d'une longue vie, puisque je suis déjà une vieille dame qui va donc parler de décennies d'expériences diverses dans différents pays.

Et je pense que vous avez eu raison d'insister sur le fait que je suis née Boumendjel parce que je suis convaincue que la tragédie dont je vais vous parler concernant non pas mon père mais

mon oncle, Ali Boumendjel, a été un moment de psychotraumatisme évident, maintenant que j'ai les connaissances pour le reconnaître comme tel, et qu'il a été fondateur et déclencheur de tout ce qui a pu être ma vie. Ce choc a révélé, pour une adolescente de 15 ans déjà très proche dans la famille de la chose politique, du politique, et en particulier à ce moment-là de ce qu'on appelait les événements d'Algérie, donc la guerre d'indépendance, ce choc terrible qui résonne encore physiquement en moi, puisque c'est la voix au téléphone de mon grand-père, Mohan Boumendjel qui était instituteur et écrivain, un brave homme qu'on pourrait dire aujourd'hui naïf, qui croyait vraiment à toutes les valeurs que l'Occident et le colonisateur en l'espèce en Algérie avaient véhiculé, surtout dans le cadre de l'enseignement et de l'éducation. Donc, cette voix inoubliable au téléphone, une voix blanche, un grand-père dont j'étais assez proche et qui prenait toujours du temps parce que tout ça se passait en famille à Paris, je reprendrai peut-être pourquoi et les événements, mais ça se passait le 23 mars 1957, un dimanche, à Paris, et ce grand-père qui avait l'habitude de consacrer, ça me plaisait beaucoup, toute l'introduction de l'échange était « comment tu vas ? » chaleureux, un vrai dialogue. Tout d'un coup, je n'avais qu'un silence et une voix absolument blanche qui me dit tout de suite « passe-moi ton père ». Donc évidemment, je sentais dans ce dimanche parisien de mars froid et sombre, parce que les rues sont sombres, on n'a pas la chance de la lumière et de l'éblouissant soleil que nous avons en Algérie ou dans notre Afrique du Nord. Imaginez le silence dans l'appartement et je réalise la tragédie, bien sûr, à la réponse qui était aussi un effondrement silencieux de mon père. On nous apprend que mon oncle Ali, qui était aussi, je pourrais vous en parler, un homme de paix et de grande culture, avocat à Alger, venait d'être assassiné. Enfin, mon grand-père a cru, puisqu'il n'a pas eu du tout la vérité, il n'a pas survécu très longtemps après la mort de son fils, mon grand-père annonce le suicide, que maintenant je vais vous dire, bien sûr, entre guillemets, de mon oncle Ali Boumendjel. Et cet événement, bien sûr nous avons nous vécu déjà dans une très grande angoisse du moment de son arrestation le 9 février. Vous imaginez combien de temps il a été entre les mains des parachutistes et des tortionnaires. Donc 9 février, annonce officielle de son décès par suicide, le 23 mars. Et donc, évidemment toute cette période, c'est pour ça que j'ai senti dans ce que je vous ai dit au niveau des circonstances précises de l'annonce de cet assassinat, j'ai compris bien sûr, j'avais exactement 15 ans, qu'évidemment il s'agissait d'une issue que mon père sentait possiblement tragique de cette arrestation et du parcours douloureux de son frère.

Et je vous raconte ça parce que j'avais assisté au combat absolument forcené, j'ai envie de dire ce terme, c'est la première fois que j'utilise cet adjectif, un combat forcené et des efforts pathétiques de mon père dès le moment de l'arrestation et j'avais donc été très proche de toute cette entreprise qu'il a minutieusement suivie, d'essayer de sauver son frère. J'avais eu accès en même temps que lui, il avait vraiment essayé d'alerter, de signaler l'extrême danger dès l'arrestation de son frère, en interpellant tout ce que la France pouvait avoir d'autorité religieuse, politique, administrative, dans les médias. Vous savez qu'à l'époque, les médias français et dans les partis de gauche étaient extrêmement proches de la cause indépendantiste, comme on disait alors. Je vous rappelle peut-être, si vous les avez lus, les extraordinaires bulletins de François Mauriac, en dernière de couverture de l'Express, à l'époque, de Françoise Giroud, donc, il y avait quand même des personnes, on est en 57, et révélation donc des atrocités, de la torture impitoyable qui a frappé aveuglément les citoyens algériens, toutes, j'ai envie de dire, toutes professions confondues, tous soupçons confondus, je pense qu'on peut dire, et ça l'a été répété, la torture a été absolument systématique. Il s'agissait, par ces interrogatoires musclés, d'obtenir et de faire parler le maximum de personnes. Donc vous

imaginez le nombre d'innocents, forcément, qui ont été atrocement suppliciés. Imaginez, à partir du 9 février, cette campagne de sauvetage entreprise par mon père, je voyais que plus les jours passaient, plus il était inquiet, bien sûr, et il avait l'intuition que la cause était perdue. Et donc, je vous avoue que je ne comprenais pas très bien l'ampleur de ce que pouvaient être les mauvais traitements et les traitements inhumains, comme on dit dans les ONG humanitaires, et je me rappelle avoir commencé à lire moi-même, à me documenter seule.

Je ne voulais évidemment pas trop interroger mon père, mais il avait énormément d'amis. Il était avocat à Paris, avocat du FLN, dans la Fédération de France du FLN et le cabinet était mitoyen à la maison. C'était donc professionnel et privé. Donc l'adolescente que j'étais, très meurtrie déjà, et je pourrais peut-être vous parler de ça, de l'exil. J'ai tout de suite vécu l'arrachement à 8 ans à l'Algérie, à la grande famille paternelle tellement chaleureuse, et je pense que j'avais intégré l'exil, la douleur de l'exil, doublé après de cette effroyable tragédie.

Et donc je me rappelle avoir lu *La Gangrène*, *La Question*, d'Henri Alleg, et bien sûr je le refusais, mais je sentais que mon oncle, chéri, admiré, et je pense que mon père aussi, était en train peut-être de vivre ce cauchemar. Mon père avait tellement suivi les jours qui passaient, on nous avait appris que mon oncle avait été à un moment donné hospitalisé pour être sans doute remis un petit peu et donc on avait eu ce petit espoir, ce moment d'hospitalisation, c'est-à-dire peut-être de soins et d'humanité retrouvée. Et puis ça s'éloignait. On perdait sa trace après l'hospitalisation. Et donc ce mystère effrayant, avec en plus ici sur place les tentatives de la famille pour savoir où il était, il a disparu à un moment donné. C'est à la fois le vécu des sévices, c'est le vécu de la disparition, c'est le vécu ensuite de l'exécution claire et nette qui a été, des décennies plus tard, autopsiée presque, disséquée, par le général Aussaresses, dans son livre.

Je fais un arrêt sur ce drame, parce que je pense que j'ai été déterminée par cette tragédie, par la douleur des proches, parce que on dit toujours, on fait une liste de chiffres des disparus, mais s'est-on aussi penché sur le nombre de survivants dans les familles, qui, pour leur vie entière, vont porter ce traumatisme, et ce fléau, ce poids ? Donc, c'est important que, ce n'est pas parce que je me dérobe au récit autobiographique et personnel, je suis persuadée qu'on ne peut rien comprendre à tout ce que je pourrais dire, que ce soit privé ou public, si on ne revient pas et on ne s'attarde pas sur cet événement, et en particulier l'imaginaire du cauchemar de la torture pour quelqu'un de jeune, adolescent, qui a jusqu'ici été plus ou moins préservé. Donc ça me permet de parler d'une enfance quand même très inscrite dans ce pays qui était dans mon sensoriel dès toute petite, toute jeune.

Je peux vous décrire des marches sous les arcades pour aller rejoindre l'école, sous les arcades du centre-ville d'Alger, cette ville dont, sans le savoir, je sentais l'exceptionnelle esthétique, l'exceptionnelle structure architecturale, avec cette cohabitation de la casbah. Notre appartement était dans la place Chouhada, à côté de la mosquée Ketchaoua, et nous emprunions la rue Bab Azoun, ma sœur et moi, j'espère que je pourrai parler d'elle aussi, pour rejoindre notre école qui était en face de l'hôtel Aletti. Et je me souviens de mon éternel émerveillement de ces chemins où se succédaient sans transition l'obscurité ou la pénombre et l'intimité que révélaient ces arcades, donc tout d'un coup une proximité avec des commerçants sur le pas de leur commerce, avec ces femmes qui à l'époque, était dans ce magnifique enveloppement blanc et dont on apercevait quand même les traits du visage sous la jolie voilette transparente et puis, tout d'un coup, il y avait au loin la mer. J'avais appris au lycée un vers d'Antonio Machado. J'avais fait de l'espagnol et je vais le dire en espagnol et je vais le traduire parce que c'est tellement beau "que feliz la ciudad que tiene una montaña al lado",

c'est-à-dire “comme elle est heureuse, la ville qui a sur son flanc la montagne”. Et moi, maintenant, je me dis tout le temps, comment on pourrait transformer pour Alger, par Alger, grâce à Alger, ce verre d'Antonio Machado. “Que feliz la ciudad que tiene el mar al lado”, “comme elle est heureuse, la ville qui a sur son flanc la mer”. Je ne sais pas si vous êtes d'accord, mais moi qui ai été, j'en parlerai plus tard, chef de service à l'hôpital de Bab-el-Oued, un quartier populaire très simple que j'adore, comme le quartier de Belcourt de mes grands-parents où je passais mes grandes vacances.

Habib

Vous êtes liée plutôt à Alger, bien sûr, j'imagine.

Fadhila

C'est ça, née à Alger, dans une petite ville périphérique d'Alger, à Larbaa, et donc accompagnant aussi au début de ma scolarité, ça c'est très important, les campagnes électorales, la vie politique de mon père et de mon oncle, puisque les petites filles suivaient souvent et que la maison parentale où j'ai grandi était pratiquement le siège de l'UDMA. L'union démocrate du parti, l'Union Démocratique du Manifeste Algérien, dirigée par Farhat Abbas, et dans lequel était mon père, Ahmed Boumendjel.

Habib

Si j'ai bien compris, vous êtes partie en France à l'âge de 8 ans. Quand on est une gamine de 8 ans, fille d'une famille aisée, et que vous partez à Paris. Qu'est-ce qui fait naître dans votre tête l'idée de l'exil ? Vous deviez plutôt être explosivement heureuse de vous retrouver dans la ville des Lumières.

Fadhila

La ville des Lumières. Mais je vais aussi dire à combien ça a été formateur. Attention. Je vais essayer de nuancer. Alors j'ai envie de vous dire que j'ai vraiment l'impression d'être partagée en deux. C'est-à-dire que j'ai une conscience viscérale que tout ce qui est mon être, encore une fois, sensoriel, mon être sensitif, mon être affectif, est lié à l'Algérie. Et dès la descente de l'avion à 8 ans, je savais, en arrivant en décembre 1950 à Paris, avec ce contraste, je vous dis, c'est pour ça que je suis tout le temps et éternellement, avec un renouvellement permanent, émerveillée par la lumière, parce que j'ai connu dans tous mes sens le contraste. Il faut du temps pour découvrir que Paris est une belle ville. Mais imaginez, on quitte, puisque tout l'affectif est là, la grande famille, mon grand-père, la grand-mère, les cousins. A cette époque, il y avait beaucoup de chaleur dans les relations humaines, surtout des familles quand même, où je pense était allié l'idée, chez les plus âgés, de messages à donner, de valeurs à transmettre et en même temps, beaucoup de tendresse. Je peux vous parler de la choukchouka de ma grand-mère, dont je n'ai plus jamais retrouvé le goût. Et donc quand je dis en deux, j'ai tout à fait conscience très tôt aussi du privilège que représentait cet héritage, au niveau de mes grands-parents et de la famille en général. On ne retrouvait pas ça à Paris, sur le plan affectif. Paris, ça a été magnifique et je le dirai, ça m'a construite beaucoup. Vous verrez, mon prof de philo m'avait présentée au concours général, je vous parlerai peut-être de toutes ces interrogations sur ma carrière.

Habib

Mais quand vous êtes partie, vos parents, ils étaient obligés de partir ou c'est un choix personnel ?

Fadhila

Mon père avait été, sur le plan politique, élu et conseiller de l'Union française. Il avait un poste politique en continuité à sa vie politique d'Alger. En France, à Paris, il a été à un moment donné même au Sénat, sénateur. Donc, si vous voulez, c'était presque l'envoyé, le porte-parole de la future indépendance algérienne, de la libération, en France, puisqu'après, je vous l'ai dit, il a été avocat du FLN, il a été l'avocat des cinq prisonniers qui ont été arraisonnés dans l'avion, Khider, Ben Bella, Aït Ahmed, Lacheraf, et le dernier, Boudiaf. Il a beaucoup été médiateur dans le ralliement à la cause algérienne des porteurs de valises. Il a rencontré Janson. Nous avons grandi et nous avons été éduqués dans un cabinet d'avocats à Paris où il y a eu, Gisèle Halimi, Michel Beauvillard, Jacques Vergès. Quand mon père a rejoint Tunis, quand il a rejoint le GPRA, il a laissé son cabinet d'avocats à ce groupe d'avocats du FLN.

Donc la culture tout court, la culture politique, s'est bien sûr terriblement en moi, affirmée, raffermie, à Paris, dans ces circonstances, dans ce bouillonnement des intellectuels de gauche en particulier.

Habib

Ahmed Boumendjel était membre du FLN ou il était l'avocat, juste l'avocat ? Est-ce qu'il était membre ?

Fadhila

Il était membre fondateur de ce parti qui existait avant le déclenchement de la Révolution. C'était déjà un parti qui demandait l'égalité des droits, Union Démocratique du Manifeste Algérien. Mais ce parti tranchait avec l'autre, le PPA, le parti du peuple algérien de Messali Hadj, il a été aussi l'avocat de Messali Hadj, mon père. Mais ensuite leur ligne politique était de tenter de demander pacifiquement une égalité de droit. Il a été très marqué par le code de l'indigénat et cette discrimination. Mais ce parti n'a pas envisagé tout de suite la possibilité de la révolution armée. Ils étaient pacifistes.

Habib

A partir de quand ça a basculé ?

Fadhila

Je pense que lui avait déjà un discours, j'ai relu le journal de l'UDMA, je trouve qu'il était déjà très polémique, très polémiste, il avait une plume polémiste mon père, déjà. Je pense qu'il faisait déjà partie, et encore plus mon oncle Ali, plus jeune que lui de 11 ans, de cette aile qui, je crois, pressentait que la révolution armée allait être une fatalité, qu'on ne pourrait rien obtenir pacifiquement avec des discours et des campagnes électorales. Je pense qu'ils ont eu très tôt cette intuition, mais il y avait la loyauté et la fidélité à ce parti-là. Et ensuite, vous savez que tous les partis, dont l'UDMA, ont rejoint le FLN officiellement, je crois que c'était en 1956-57. Et vous imaginez, quand cette tragédie familiale arrive, il a la certitude alors que si l'armée coloniale avait fait subir à tous ceux qui ont systématiquement été torturés pendant

la bataille, ce n'est pas la bataille d'Alger, c'est la répression d'Alger. C'est faux, il n'y a pas eu de bataille, c'était une répression très inégale.

Ali revenait, il avait été envoyé par la Révolution au congrès de la paix à Stockholm et il arborait à la boutonnière, à son retour, la colombe de la paix. Donc, on pouvait le soupçonner, bien sûr, d'être un théoricien et d'être un adepte d'un changement vers l'égalité des droits, mais de là à en faire comme ça a été le prétexte pour lui réserver ce sort affreux, de là à dire qu'il avait été complice d'un. . . Et même, Frantz Fanon a démontré qu'il y avait des luttes armées justes et que par moments, les combattants de la résistance pour l'égalité des droits n'ont pas d'autre choix que de passer par les armes, donc par la lutte armée.

Donc voilà, on en était à l'exil, et comme c'est moi qui suis en face de vous, ce n'est ni Ahmed, ni Ali Boumendjel bien sûr, vous voudriez peut-être que, même si je fais des évocations de ces personnes qui ont tellement construit mon intellect et toute ma sensibilité, ce soit toujours par rapport à la trajectoire de ma vie, c'est ça ?

Très rapidement, naissance à Alger, c'est vrai, privilégiée, famille aisée, famille déjà d'instituteurs, il n'y en avait pas eu beaucoup à la génération de mon grand-père, vous imaginez, et j'avais des modèles de femmes qui, exceptionnellement, parce que mon grand-père était très ouvert, il avait laissé trois de ses filles sur les quatre devenir institutrices. Donc une famille d'enseignants, au masculin et au féminin. Mes tantes, elles ont exercé à la fin des années 1920, 30, 40, mes tantes ! Mes tantes paternelles.

Habib

Vous, vous êtes née en quelle année ?

Fadhila

Moi, 1942. Mais je les voyais. Elles étaient en droite ligne de tout ce que leur père avait enseigné. Imaginez ces braves instituteurs, et peut-être symboliquement, je suis née à domicile, ma mère a eu ce courage, accouchement à domicile, à l'école, la petite école du village, où une sage-femme simplement m'a donné naissance, mais c'est symbolique, dans le logement de fonction en 1942.

Donc mon père était mobilisé pour la Deuxième Guerre mondiale. Il était absent. Et donc, ma mère était protégée et entourée par la famille paternelle et je suis née sur le lieu d'exercice de mon grand-père paternel dans une école, et je vais vous donner un autre nom important, avec comme voisins très proches la famille Hadjerès. J'ai très bien connu Sadek Hadjerès, dont vous connaissez l'illustre parcours. C'est pour vous dire qu'il y avait comme cela des flashes et des injections, dès l'enfance, d'une série d'étoiles, de merveilles, de messages et d'héritages. J'en ai pris conscience après. Et tout d'un coup, on est arraché par la trajectoire d'obligation politique. Il y avait autre chose. Je crois que mon père, parce qu'ils exerçaient dans le même cabinet, dans cette rue à la Basse-Casbah, en face de la mer, j'ai eu tout de suite la mer du balcon de mon enfance, mais je pense aussi qu'il était très heureux de laisser le cabinet à son jeune frère. Et je pense aussi, il le disait, il faudrait que je vous parle longuement de lui mais je ne peux pas, il a lui aussi un parcours extraordinaire, il a gardé des années 35 un souvenir éblouissant. Il a toujours considéré qu'il a été structuré, il était trotskiste, par toutes les années qu'il a passées pour devenir avocat, il a fait ses études de droit à Paris, donc il a toujours considéré que Paris était presque, on est dans les années 50, un passage obligé pour être à l'époque, un peu dans la lumière intellectuelle.

Et il me l'a souvent dit, parce qu'on lui a souvent demandé “Papa, pourquoi on a quitté l'Algérie, ma sœur à 6 ans et moi 8 ans” ? Et je vous donne sa réponse de manière très franche : “Mes filles, j'avais l'impression que je vous donnais une chance pour l'ouverture d'esprit, l'ouverture intellectuelle, et que je n'avais pas le droit de vous priver de ce qui m'a donné toutes mes armes intellectuelles, de pensée et d'écriture. Et je voulais vous faire quitter une société délétère, une société rongée”, il considérait que la population pied-noir était à peu près inculte, soucieuse surtout de garder les privilèges et de jouir totalement et seulement de cette extraordinaire géographie et de leurs privilèges de l'époque. Donc, je crois qu'il n'avait pas d'amis, il se sentait mal à l'aise et il avait l'impression que ses deux filles, il avait je pense aussi déjà la certitude que nous vivrions la difficulté à l'intérieur d'une famille où il y aurait ouverture, égalité, il n'y a pas eu de garçons, donc égalité de traitement, on essaierait de leur donner tout ce qui serait possible de donner au point de vue éducation, et l'extérieur où il sentait déjà venir tout ce qui. . . Voilà, l'exil. Donc c'est pour vous dire à quel point, dès qu'il a pu finalement échapper lui-même et faire échapper sa famille, vraiment, il l'a fait. J'ai passé toutes les années structurantes au niveau études académiques et intellectuelles et culture, je les ai passées de 8 ans à 19 ans à Paris.

Habib

Le bac, c'était un bac de quoi ? Quelle discipline ?

Fadhila

Sciences expérimentales. J'étais une littéraire. On était dans un excellent lycée, avec des professeurs magnifiques. À l'époque, il y avait deux parties au bac, 58-59. Donc 59, je décide, parce que ça aussi c'était inscrit dans mon envie d'être utile à mon pays et c'était la promesse que je retournerais en Algérie, même si ça n'était pas un choix forcément pour me faire plaisir, je voulais être médecin. Et il y avait le romantisme de la carrière du médecin en Algérie. Et je me souviens à l'époque, médecin dans les montagnes de Kabylie pour être, mes lectures m'avaient montré ces médecins au grand cœur “Il est minuit, docteur Schweitzer”, je ne sais pas si vous l'avez lu, ce livre a été un peu à l'origine de ma décision de faire des études de médecine. Pourquoi je vous dis ça ? Parce que j'étais tout à fait littéraire et j'ai eu un professeur de philo communiste, qui avait vécu en Algérie et qui était très sensible, qui a compris tout ce drame intérieur, parce que j'étais dans le silence après la mort de mon oncle et vraiment ça a été une période que je revois aujourd'hui avec les yeux bien sûr de l'expérience, mais manifestement c'était un deuil solitaire. Mon père avait déjà rejoint le GPRA et ça a été dans une grande solitude. Et elle m'a dit : “je veux que vous fassiez une agrégation”.

Habib

Pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

Fadhila

Alors l'agrégation de philo et je me souviens qu'elle m'avait poussée, on avait eu un très beau sujet au concours général. Je lui ai répondu ce que je vous ai répondu. C'est-à-dire, la philosophie me passionne, tout ce qui est abstraction, mais je voudrais rentrer dès que je pourrais, dès que la guerre d'Algérie sera finie, je voudrais rentrer en Algérie, et je pense que je serai plus utile à mon pays qui aura besoin de médecins, d'ingénieurs, et donc je vais choisir, et elle n'a pas pu me faire changer d'idée, les études de médecine.

Habib

Est-ce que à ce moment-là, quand vous faites ce choix, vous décidez de rentrer, pour être utile, j'aime beaucoup ce mot. Est-ce que c'était une femme qui réfléchissait ou est-ce que vous étiez juste une citoyenne algérienne, peu importe, la question féministe ne se posait pas encore ?

Fadhila

Non, la question féministe ne se posait pas encore. Pour moi, bien sûr, pour moi, parce que j'ai échappé complètement, j'ai eu un parcours en tout cas qui ne me prédisposait pas justement, naturellement, aucune inégalité dans la famille et une liberté totale. Quand vous pensez que ma sœur a fini ses études, elle avait fait du russe, elle a été d'ailleurs interprète de Boumediène, elle avait fait l'école d'interprétariat de Genève, elle est partie à l'université Lumumba de Moscou sans aucun problème, sans interdiction, sans veto, aucun des parents.

Habib

Je vais poser une question privée, mais vous n'êtes pas obligé de répondre. Votre vie, j'allais dire intime, privée. Est-ce que vous étiez libre de vos choix ? Pas les détails, je ne veux pas de détails. Est-ce que vous étiez libre de vos choix ou vous étiez quand même sous contrôle ?

Fadhila

Alors, un contrôle qui était de l'autocontrôle. Une décision, d'abord de solidarité avec les événements tragiques. Comment aller en surprise-partie ou se divertir quand le pays est à feu et à sang ? Et je pense que ça a été la même chose pour ma sœur. Et une grande solidarité avec les valeurs qui nous avaient été transmises. Nous n'avons pas eu d'éducation religieuse à proprement parler, car ça aurait été difficile de faire le choix. Je ne vous ai pas dit jusqu'ici que ma maman était française, elle avait abandonné par choix et réflexion, mais elle avait été baptisée et reçu la communion. Nous étions à Paris et ma sœur, par exemple, enviait les petites filles. Elle avait l'impression d'être différente et ça a été pour elle une souffrance.

Pas du tout pour moi. J'ai toujours eu envie d'être en synchronie, tout était dans les entrailles. Et le contrôle était terrible, il a été féroce l'autocontrôle. Je me souviens, il y a eu une partie, si j'ai le temps de développer, d'exil après de Paris en Suisse, parce que nous avons quitté la France dans des conditions terribles, de danger. Il y a eu une bombe mise par l'OAS dans notre immeuble à Paris, je vous raconterai peut-être cet épisode, donc pourquoi je vous ai parlé des autorités religieuses, nous avons été exfiltrés de Paris, parce que l'OAS menaçait surtout ma maman, et à un moment donné je souffrais tellement pour les insultes qui lui étaient destinées, au téléphone, que je prenais le téléphone moi-même, ça a été terrible d'entendre comment ma mère pouvait être traitée parce qu'elle était la femme d'un rebelle, surtout qu'il y avait eu les pourparlers de Melun, il était venu discuter avec les politiques français. Il y avait ses souffrances à elle, les souffrances des parents tellement aimés à Alger. Mes tantes, ça vous donne aussi une idée de la sommation des douleurs, il y en a une qui a aussi perdu complètement sa villa qui a été plastiquée, comme on le disait à l'époque, par l'OAS. On avait les récits des conditions dans lesquelles elles avaient échappé à des blessures, à la mort, et elles venaient se réfugier en France.

J'adorais tout ce que nos professeurs nous enseignaient. J'adorais ce bain culturel, aller au théâtre, au cinéma, les pièces classiques. Mon père avait été à Sainte-Barbe avec Jean Villard, surveillant. On a fréquenté le TNP, Théâtre National Populaire, qu'il avait créé, on avait un abonnement, ma sœur et moi et ma mère, elle était professeure de littérature, donc en plus elle perpétuait ces belles lettres, elle était enseignante à l'école normale pour les institutrices. Vous avez très bien fait de me parler de la vie privée, eh bien oui, on a mené peut-être encore plus sévèrement, parce qu'il y avait autour quand même, je ne vais pas dire les frustrations, non, mais disons, il y aurait eu la possibilité effectivement d'une plus grande légèreté, de s'autoriser au divertissement de l'époque. On n'était pas loin des années 60, c'est vrai qu'il y avait tout de même, pour les lycéennes, pour les jeunes étudiantes, surtout que j'ai commencé mes études de médecine à Paris, rue des Saint-Père, donc effectivement, mais vraiment, c'était diriger sa conduite, comme on dit "l'éthique", la définition de l'éthique, peut-être mal comprise. J'ai longtemps fait le deuil, moi, j'étais dans la discipline du deuil et de la solidarité, comme je vous ai dit. Donc non, études, famille et toute l'attention, tout ce qui restait de temps, en solidarité et en harmonie, avec la guerre d'Algérie, déterminée, déjà.

Habib

Vous rentrez en Algérie avec la famille ?

Fadhila

Alors, c'est quand même important. Je finis le primaire, le secondaire, le début des études supérieures et des années très structurantes sur le plan intellectuel et culturel. Heureusement, il y avait le cinéma italien de cette époque qui était à son apogée, avec des débats, des ciné-clubs. Ça a été pour moi des leçons de vie. Je ressortais de là en étant là encore dans l'émerveillement de l'esprit. Si Alger était l'émerveillement des sens et du corps, je ne vous ai pas parlé des vacances et du contact avec la mer, je pourrais un peu chanter comme Camus, noces à Tipaza, mais bon, en France il y avait un bouillonnement à cette époque, puisque vous les évoquez, avant 68 donc, même à la fac de médecine, mais voilà, l'obligation de réserve, de retenue, peut-être comme future citoyenne algérienne. Et donc, c'était, je vais dire quelque chose de lapidaire, je ne l'ai jamais dit, mais un libre esclavage, voilà, choisi en toute liberté, aucune vraiment pression extérieure, et il y avait ça aussi, notre père était absent, on avait encore plus de devoirs. J'avais conscience du grand personnage que c'était. Il y avait un lien extrêmement puissant entre nous. Je dis que je suis quand même quelqu'un qui a vécu l'exil et qui n'a plus jamais vécu avec son père depuis l'âge de 15 ans. C'est quand même un manque très précoce à mon avis. Un manque complètement rempli de lui, de son action, de l'adhésion à ce qu'il faisait. Donc voilà. On est exfiltrés, c'est important. Les mauvais traitements infligés à ma mère, ça a été dur aussi. On lui a retiré son passeport.

Habib

Le retour de l'exil. Comment vous arrivez ? Qu'est-ce que vous faites ? Comment vous vous installez ?

Fadhila

Alors, retour d'exil après 1962, j'avais encore un examen, ça avait été très dur. On était rentrés en 1962, bien sûr, pour vivre ce magnifique moment de l'indépendance. Mon père, bien sûr, occupé par la politique dans le premier gouvernement algérien, il était ministre des transports

et de la reconstruction, il n'était pas question, alors là même l'esclavage librement consenti, il n'était pas question que je ne passe pas les examens, donc je rentre à peu près à ce qui correspond à la troisième année de médecine. Quand enfin je réalise qu'il y a de la médecine au bout, parce que les premières années à l'époque c'était extrêmement ardu et je les ai vécues sur un plan personnel comme une imposition. Je me disais, mais quand est-ce que je vais enfin arriver à ce qui s'appelle la médecine ? Donc je rentre, vous m'avez présentée comme Madame Chitour, et depuis qu'il est décédé, j'ai ce regret, mais je pense que ça a été aussi une espèce de réserve et de pudeur, je ne suis connue dans ma carrière médicale que comme Madame Chitour. Je n'ai pas fait comme les femmes et si c'était à refaire, je ne le referais pas, j'aurais mis Boumendjel Chitour, mais ce n'est pas le hasard. J'étais revenue et il y avait quand même tendance, à l'époque, à voir à la faculté, pour mes camarades, pour certains enseignants, la fille du ministre. J'avais commencé déjà à préparer le concours d'externat en première année de médecine à Paris, j'avais donc vraiment dans la tête la carrière et j'avais tellement envie aussi d'enseigner, de transmettre. Et je crois qu'à la retraite, c'est ce dont j'ai peut-être encore plus souffert, d'être privée de l'enseignement que des soins, parce que les soins, comme médecin, on peut les faire, et c'est ce que je pratique, jusqu'à la mort.

Mais l'enseignement officiel me manque terriblement. Donc, j'avais décidé d'essayer, parce que ce n'était pas évident de passer les concours de médecine. j'arrive en troisième année de médecine et il y a quelques mois après le concours d'externat, en 1963, qui se passe à Alger. Le jury était beaucoup composé encore de professeurs pieds noirs, bien sûr, des gens d'ailleurs souvent remarquables, nous avons été formés par eux, qui avaient décidé de rester en Algérie. En particulier, le président, je me rappelle du jury, était le professeur Jaillet, un gynécologue très proche de la population ici, mais bon, après, ils ont tous fini par partir. Mais je me dis tout de suite j'ai devant moi l'obstacle du concours et du stage à l'hôpital, enfin le contact avec les malades. Donc, je fais en parallèle, vous savez ce que c'est que la vie d'un futur externe ou interne des hôpitaux, l'hôpital le matin, les cours du cursus l'après-midi et les conférences d'externat et d'internat en soirée, de 20 heures à quand on termine. Et on avale des connaissances sous la direction de ce qu'on appelle des conférenciers d'externat ou d'internat.

Donc, complètement rivée sur cette construction d'une carrière hospitalo-universitaire, puisque en tout j'ai passé cinq concours externat, internat, assistanat, mais c'est mon identité, c'est ma passion. Alors je sentais quand même intérieurement que j'avais peut-être fait quelques sacrifices en renonçant à la littérature, à la philosophie, à la musique. J'avais fait dix ans de piano, et le piano s'était fermé par obligation, mais la musique classique aurait pu être aussi une de mes passions. J'ai vraiment, là encore, servitude librement consentie à corps et âme, tout ce programme. Alors j'étais encore Mademoiselle Boumendjel à cette époque, et en essayant d'être le plus anonyme possible, je ne l'ai jamais dit, mais je pense que si je vous raconte ça et le fait qu'ensuite j'ai essayé de ne pas être la fille du ministre et de l'homme politique connu. On avait besoin d'un conférencier d'internat et donc je me présente, c'était en 63, 64, à Pierre Colonna qui est connu. Je peux raconter ça parce qu'il est décédé, on est devenus tellement bons amis, je vais pour aller dans sa conférence, c'est-à-dire le programme parallèle pour préparer le concours, et il m'écoute, j'étais déjà externe quand même, j'avais franchi le premier jalon. Il m'a regardée d'un air un peu incrédule et il a refusé de me prendre dans sa conférence d'internat, enfin, il me l'a dit poliment, et finalement, j'ai été formée et prise par Pierre Chollet. Ça a été mon conférencier d'internat. Finalement, se sont regroupées autour de lui toutes les jeunes filles à l'époque, étudiantes en médecine, qui étaient prêtes à la carrière en hôpital universitaire. Nous étions cinq ou six. C'est pour vous dire combien cet

épisode m'a renforcée dans l'idée d'être le médecin qui va faire sa carrière dans la sororité avec ses collègues.

Habib

Quelle discipline comme médecin ?

Fadhila

C'est bien que vous me posiez cette question. Parce qu'il ne faut pas que j'ai l'air de n'avoir eu qu'à faire des sacrifices. J'ai été très emballée, contrairement à mon prof de philo, par la médecine et l'utilité, mais je savais que si c'était la médecine, sur le plan de l'esprit, ce serait l'endocrinologie. Cette harmonie de la commande cérébrale, un chef d'orchestre à l'intérieur du cerveau qui, dans le corps, organise la sécrétion des hormones de toute une série de glandes, de la thyroïde. Dans le cours de sciences naturelles à Paris en troisième, je suppose que ma professeure avait un talent particulier, ce n'était pas sur les humains, elle nous avait fait les sciences expérimentales sur les souris. J'avais trouvé cette harmonie, surtout que je faisais du piano encore, cette harmonie absolument prodigieuse. Et je me disais, si je fais de la médecine, ça sera cette spécialité que j'ai envie de connaître par le menu. Donc, j'étais en attente de rejoindre l'endocrinologie. J'ai fait quelques stages, le contact avec la population d'alors, ça aussi c'est un deuxième choc parce que ça a fortifié le fait qu'il nous faudrait, si on voulait quand même être des médecins, comme on se l'était promis, qu'on soit à la mesure de la demande et des besoins d'alors.

Maintenant ce sont des choses qui ont disparu, mais dans l'Algérie post-indépendance, il y avait des enfants dont la malnutrition était visible. Nous recevions des enfants, ce sont des images peut-être qu'on a vues d'Ethiopie ou de Gaza aujourd'hui, des enfants malnutris, des enfants affamés, rachitiques, maintenant grâce à la prévention, tout ça a disparu. Dans ma spécialité, on l'a éradiqué heureusement, mais il y avait ce qu'on appelle le crétinisme endémique, c'est-à-dire des enfants qui, parce qu'ils avaient eu une carence en hormones de la thyroïde, étaient définitivement en retard, un retard statural énorme, mais surtout un retard intellectuel et psychomoteur. Nous avions aussi des tableaux, c'est très important, je crois, à dire aujourd'hui dans la médecine algérienne, la tuberculose, cette confrontation. J'ai certains patients qui sont devenus ensuite des malades. Des rencontres au pavillon des urgences, dans les grands tableaux d'hémoptysie, des multipares qui vous disaient 10, 14, 15 grossesses. Si je devais parler, écrire sur ma carrière médicale, ce sont ces grands maux sociaux et ces pathologies que, dans notre jargon, car je n'aime pas ce terme, on qualifie d'historiques, pour signifier aux étudiants qu'elles ont disparu grâce au progrès de la médecine. La poliomyélite, c'était le ravage des maladies infectieuses chez les enfants, ces stages de pédiatrie qui étaient, surtout quand c'était dirigé par des maîtres, d'une très grande valeur. S'il y a une occasion d'hommage à leur rendre, c'est aujourd'hui, car ils étaient non seulement de grands experts en matière médicale, mais des humains, des humanistes qui nous ont nourris de la nécessaire éthique médicale.

Je vous raconte un détail qui m'a habitée ensuite. Un professeur, on fait la visite, l'interne présente, en s'adressant au patron, "non monsieur, il n'y a rien de nouveau pour ce patient" et le patron voit que le visage du malade n'est pas comme celui de la semaine dernière. "Mais enfin, regardez, qu'est-ce qui se passe" ? "Non, il n'y a que la douleur". Il n'y a que la douleur. Ça m'a marquée pour la vie. J'ai eu envie de toujours être sensible à ce "que la douleur" que j'avais entendu et le cri, que j'ai encore là aussi dans les oreilles, du maître : "Comment ? Est-

ce que ce n'est pas que pour la douleur que nous sommes tous convoqués pour assister, pour tendre la main et pour soulager ? Ce n'est pas ce symptôme-là central qui constitue notre mission médicale” ? Il ne l'avait pas dit devant le patient, bien sûr. Il avait donné sa prescription d'antalgiques et il y a eu une réunion d'éthique médicale que je n'oublierai jamais et qui m'a déterminée aussi, poursuivie, puisque mon projet après ma retraite, ça a été de créer un centre antidouleur, si c'était possible, avec une équipe.

C'est pour vous dire, je pourrais consacrer un jour à vous parler de ce parcours médico-chirurgical, cette expérience de la médecine, ces gardes, moi qui étais qui était la nièce d'Ali Boubendjel. Ces gardes, à l'époque, à un moment donné, il y avait des détenus, prévenus, dans le pavillon Pinel, du nom d'un célèbre neurochirurgien, neurologie et psychiatrie, c'était presque une punition pour nous, évidemment, mais nous allions voir, quand il y avait une urgence, les prisonniers, le policier à côté. Et ça me marquait profondément, le contact avec des détenus, souvent des jeunes, et cette impression que, justement, même détenus, même si on n'avait pas les mêmes idées qu'eux c'était formidable de pouvoir passer un moment d'apaisement, de soulagement, que c'était un autre moi-même, un humain autre moi-même. C'est pour dire qu'ensuite, je me promettais de ne jamais abandonner, ou en tout cas être le plus proche et fidèle possible de ce terrain-là aussi de la pratique médicale.

Habib

Qu'est-ce que ce terrain, qu'est-ce que la pratique médicale vous a appris, comme femme ? Qu'est-ce que ça vous a appris sur la société algérienne, sur sa vie, sur ce qu'il fallait, les urgences, je ne sais pas. Qu'est-ce que ça vous a appris ?

Fadhila

Ça m'a appris d'abord, je ne parle pas de maintenant, que nous avons une population qui avait été tellement privée de tout et de soins en particulier, que nos devoirs devaient être à la hauteur des attentes, je l'ai déjà dit. Et les femmes en particulier, ce que ça m'a appris c'est que la souffrance ordinaire, je ne parle pas de celles qui subissent les maltraitements, mais c'était un destin de souffrance par le fait de ces grossesses qui les accablaient, qui en faisaient mourir certaines. Quand, au douzième ou treizième accouchement, il y avait à une rupture utérine parce que l'organe n'en pouvait plus.

Ça m'a appris que rien n'est plus gratifiant quand vous laissez voir et entendre au patient qu'au moment où vous êtes avec lui, plus rien n'existe d'autre dans le monde. C'est-à-dire que vous êtes là pour lui consacrer tout votre temps, et que si c'est possible, d'écouter, qu'on lui signifie qu'il n'est pas venu voir le spécialiste de la thyroïde, donc que tout va se borner à l'examen, mais que ce qui intéresse le médecin c'est que ce moment soit un moment de non seulement patient-médecin, mais de citoyenneté, de fraternité, j'irais même jusque-là, le dire comme ça, c'est-à-dire ce que je peux soulager de ta souffrance, je le ferai du mieux que je pourrais. Je pourrais me tromper, hélas, j'étais terrorisée par l'erreur de diagnostic, l'erreur de chemin, mais à ce moment-là, vous avez la modestie d'aller voir un plus « savant » que vous et vous demandez conseil. Et ça m'a beaucoup appris aussi. Ça m'a appris vis-à-vis des patients, mais ça m'a appris la certitude qu'on ne peut pas faire seul, surtout avec la déstructuration actuelle des systèmes de santé partout, ça m'a appris qu'il n'y avait de possibles atténuations de l'erreur médicale que si tout est en concertation. Si on a conscience de ses limites et qu'on se rappelle qu'on a recueilli la plainte du patient, donc on a le devoir d'y répondre par tous les moyens possibles dans la concertation. Donc j'ai beaucoup aimé cette concertation. Et comme j'avais

un service où il y avait beaucoup de femmes, passaient aussi dans cette concertation du savoir, la concertation du savoir-faire, je crois, et la concertation de l'esprit d'équipe. J'ai appris qu'avec des femmes médecins ou infirmières ou femmes de ménage ou aides-soignantes, il pouvait y avoir, sans mots, simplement par essence et par naissance, je n'aime pas trop ce mot de genre, mais par ce que nous sommes, et je suis contente qu'on ait créé le terme de sororité.

Habib

Vous avez utilisé une formule sur laquelle je voudrais qu'on s'arrête un moment. Elle est plus générale. Vous avez parlé de destin de souffrance en parlant des femmes. Est-ce que ce destin-là est général à toutes les femmes ? Est-ce qu'en Algérie, en tout cas, il est général ? Qu'est-ce que le destin de souffrance pour vous, pour une femme ? La femme que vous êtes et les femmes dont vous parlez.

Fadhila

Bon, des souffrances objectives. Bien sûr, maintenant, grâce à la contraception et à tout ça, c'est pour ça que je vous dis qu'en plus j'ai exercé dans un contexte particulier, je ne juge pas du tout les médecins actuels qui vont vers Internet, les réseaux sociaux, c'était un contexte très particulier où la ressource humaine, où la personne humaine, quelle qu'elle soit, était au centre de tout. Donc, ce que j'ai appris, c'est que malgré l'ascension sociale, malgré la tentative d'excellence dans les efforts personnels, parce que je vous assure que préparer en étant épouse-mère, s'occuper des parents, et préparer des concours, celui de l'agrégation, c'est, à un moment donné, des nuits blanches, on se lève à 5h du matin, c'est vraiment un concours hippique, un marathon. Donc, même s'il y a l'ascension sociale, même si vous avez, sans l'exposer forcément, mais si vous avez fait montre des mêmes possibilités que les hommes, vous avez de manière insidieuse, même si c'est très subtil, vous êtes toujours renvoyé à l'inégalité des droits fondamentaux.

habib

C'est encore valable ?

Fadhila

Oui, toujours. Même dans la vie privée, dans la vie personnelle. Mon compagnon, si j'ai un moment, je vous dirai combien il a contribué à justement effacer les inégalités que je pouvais vivre à l'extérieur, le harcèlement par moments. Je sais que dans un conseil médical, quand j'arrivais à persuader que j'avais besoin de tel ou tel appareil et qu'un collègue, gentiment, sous l'angle de l'humour, comme quand on ne sait plus la frontière entre la galanterie qui nous a si souvent, on va être franche, comment dire, honorée. La galanterie au travail est un commencement de gentil harcèlement sexuel. Donc, un conseil médical où vous êtes avec votre blouse blanche, où vous bataillez pour améliorer les moyens dans votre service, et vous savez qu'un collègue a dit - c'était à un moment où j'avais envoyé une de mes assistantes, il y avait eu une urgence dans le service et je voulais privilégier l'urgence médicale, et après j'ai rejoint, elle m'a fait le compte-rendu - "Ah oui, évidemment, tout le monde ne peut pas être une jolie femme, comme Madame unetelle, et obtenir l'amélioration des moyens". Ça, c'est rien, si vous voulez, mais ce sont des phrases qui me montraient que, surtout que j'ai été particulièrement jeune quand j'ai eu la chance d'être chef de service, je n'avais que 38 ans, j'ai donc eu la responsabilité de monter, de créer un service à l'hôpital à 38 ans, ce qui n'est plus

tellement le cas. Donc c'est peut-être aussi mon jeune âge qui me ramenait toujours. Mais ce n'est pas possible, je dois aller demander au patron, le patron étant celui qui m'avait formée dans un autre hôpital, ou à un tel, ou à un tel. J'avais aussi terriblement ce sentiment de mes limites. Je ne vais pas dire impuissance, je ne crois pas, ça serait mentir. Mais de mes limites liées à ce que j'avais eu le temps d'emmagasiner comme savoir, et donc que je devais tout le temps continuer à aller vers plus savant qu'éventuellement je ne l'étais. Donc, si vous voulez, j'avais toutes les apparences du professeur, devenu quand même professeur, chef de service dans un hôpital, mais des rappels, des rappels.

Et je l'exprime aujourd'hui, pour vous c'est évident maintenant avec tout ce que nous savons de la lutte féminine et j'en suis convaincue maintenant, je dis aux gens ne laissez pas comme nous, on a laissé avec presque un petit plaisir narcissique, siffler, ou les soi-disant compliments au passage. Ça, tout mon après carrière médicale, m'a complètement transformée dans mes perceptions et je pense que c'est ça qui m'a permis peut-être de continuer à tracer des lignes droites. Mais si j'avais peut-être eu à combattre, et j'aurais peut-être dû le faire, il fallait être sur tous les fronts, j'aurais peut-être renoncé. Non, ça n'atteignait pas en profondeur ma volonté de continuer à faire le mieux possible mon métier. Donc, ce que je retiens, c'est ce destin. Ce destin, et après on peut décortiquer, qui est une construction sociale de domination, mais qui est structurel. Tellement structurel que nous le partageons toutes, que nous soyons femmes au foyer, et c'est ça qui devrait faire, à mon avis, la solidarité et la sororité réfléchies. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis blessée, souvent, par ce qu'on appelle les femmes contre les femmes. Ce n'est pas vrai, elles ne peuvent jamais être contre les femmes, mais elles sont assujetties tellement à transmettre le patriarcat, elles croient tellement ces protecteurs pour elles-mêmes. Tout ce que je vous ai dit, c'était ça finalement. Je me disais, bon, il a dit ça, j'étais très en colère, mais d'un autre côté je ne vivais pas ça comme l'injure que je ressens aujourd'hui en le racontant, ou comme ce conférencier d'internat qui se disait "Oh, cette nana, qui va être capable pendant deux ans, de 20h à minuit, venir faire des heures supplémentaires pour préparer le concours d'internat".

Tout ce que je vous ai dit, là, vous croyez que j'en faisais la libre analyse ou la correcte analyse ? Est-ce que je n'avais pas les moyens intellectuels ? Est-ce que c'était pour pouvoir m'aveugler pour continuer, aussi ? C'était un moyen d'aller au bout de ma passion, peut-être.

Habib

Simone de Beauvoir avait dit qu'on ne naît pas femme, on le devient. Vous êtes devenue femme à quel âge ? À quel moment de votre itinéraire vous êtes devenue cette femme-là, consciente d'être femme ?

Fadhila

Absolument pas dans le parcours professionnel, qui m'a donné un leurre sur le plan de la réussite. Et comme j'étais utile, et que dans le système masculin-féminin de l'hospitalo-universitaire, en endocrinologie, on n'était pas très nombreux au départ, tout de suite après mon patron, on peut dire que ça a été le deuxième service en Algérie, le deuxième service d'endocrinologie créé - lui avait fait un héritage au centre Pierre et Marie Curie - là j'ai vraiment tout créé, le laboratoire, la médecine. Après, c'est l'associatif, c'est la réflexion, c'est la philosophie. Je suis convaincue que je suis devenue autre chose que médecin hospitalo-universitaire. Et j'aurais voulu que ma professeure de philo, aujourd'hui disparue, qui me disait "c'est une vocation que vous allez gâcher". Elle considérait qu'elle me voyait comme

technicienne de la médecine, je suppose, et j'ai envie de lui dire que peut-être que tu m'as, par cette parole, obligée à toujours faire une réflexion sur, sur la société, sur les droits humains, sur les droits des enfants, et sur le fait que le féminisme, effectivement, n'a sûrement pas été inné, mais je le suis devenue, comme vous dites. J'avais lu, ma mère m'avait mis très jeune "Le deuxième sexe" de Simone de Beauvoir, ça a dû aussi, on ne rend pas assez hommage, c'est toujours des rencontres, des rencontres avec des livres, avec des personnes, et sur le moment, on ne le sait pas.

Il m'a fallu des années de vie conjugale pour pouvoir dire "mon compagnon est féministe" et des années de vie conjugale illuminées par le réseau Wassila, par la vie en tant que citoyenne et non pas en tant seulement que médecin. Il m'a aidée à être citoyenne, un citoyen, une citoyenne, c'est pareil, les citoyens ont besoin, pour l'être vraiment, qu'il y ait des citoyennes, leurs égales. Ce compagnon, vous savez comment on est quand on est au début d'une vie, une vie de couple qui a aussi été, par moments, très heurtée, mais j'ai toujours senti son, je pense que maintenant je peux dire amour, bien sûr, mais où entraînent beaucoup. . . Il était chirurgien orthopédique et nous nous sommes rencontrés à une garde où il était en train d'écrire un article scientifique et je l'ai aidé à en faire la traduction. C'était un article en anglais qui a eu beaucoup de succès à l'international, il s'occupait de la tuberculose osseuse, qui a aussi disparu. Et donc, par hasard, il était ancien interne des hôpitaux, un des premiers, même avant l'indépendance, donc il avait compris à quel point c'était quand même une voie qui peut être la voie royale si justement on la double, vraiment comme une doublure, de ce regard sur la société, ce regard sur l'humain qu'est le patient, et sur l'éthique, l'analyse constante de sa pratique. Là, je pourrais vous faire mes regrets d'aujourd'hui sur même des erreurs, peut-être pas sur un plan de soins proprement dits, mais l'origine des soins dont je n'ai pas voulu ou pu entendre l'existence. Je vous le dis très brièvement, dans ma spécialité certains troubles du comportement alimentaire, anorexie, obésité, je n'avais pas les moyens que j'ai aujourd'hui et j'aimerais demander pardon à toutes ces personnes que j'ai considérées comme traitements symptomatiques et pourquoi je n'ai pas été assez sensible au fait qu'il y avait eu une maltraitance, un abus sexuel dans l'enfance, qu'il y avait une grande souffrance, ces tentatives de suicide qu'il s'agissait de sauver sur un plan vital, et puis hop, après, que faisait-on de l'état mental ?

J'ai envie de demander pardon à tous ces rescapés de la guerre de libération sur lesquels maintenant on est capable de dire qu'ils souffraient de psychotraumatismes, de guerres, mais ils ne nous ont pas parlé, parce qu'ils savaient que nous étions sourds et aveugles. Il fallait aller vite vers l'oubli, l'assignation à l'oubli, il fallait construire le pays, il fallait le développer, être efficace dans le présent, et on s'est donc mis des boules quiès et des écrans pour nous réduire à notre travail de médecin. Alors, si je dis ça pour les rescapés de la guerre de libération, j'ai même, en plus du remords, une honte à dire, je ne sais pas si en Tunisie c'est pareil ou dans d'autres pays, mais quand un patient, on ne maîtrisait pas assez rapidement même sa plainte, sa demande, une dispersion des douleurs, ce n'était pas assez organiquement organisé. On avait cet horrible, entre nous, ça c'est un ulcère de l'estomac, ça c'est un goître. Il a la "koulchite". Est-ce que vous savez ce que c'est koulchite ? C'est une "-ite" de tout. C'est du social. C'est quelqu'un qui ne relève pas du médical. Et maintenant, j'ai honte qu'on ait, nous, médecins algériens, qui aurions dû être excessivement sensibles au désarroi des rescapés, qui n'avaient aucun lieu, il n'y avait pas encore de psychologie clinique et tout, je me dis, c'est les médecins du corps qui auraient dû anticiper, qui auraient dû avoir l'intuition que c'était trop facile de donner ce vocable presque humiliant. Il m'encombre avec, où je vais le

renvoyer ? Dans quel service ? Vers quelle spécialité ? Il te renvoie vers son traumatisme ! Il te renvoie vers sa souffrance d'être qui a été peut-être torturé, qui a été de trois ans à huit ans réfugié dans les camps, dans les camps de concentration, de déportation. Un enfant rescapé de la période de terrorisme qui ont vu massacrer devant leurs yeux leur famille. Ce regard que, maintenant, j'ai essayé même d'enseigner pour vous dire combien il y a la cohérence quand même. Nous allons faire, je vais vous donner juste le titre, "la protection des femmes victimes de violences : approche éthique et médicale", pour les professionnels de santé hospitaliers. Donc, s'il y a cette passion, s'il y a cet acharnement, c'est aussi un miroir de regrets, de remords et de fautes.

Habib

Pour passer à un deuxième chapitre.

Fadhila

L'enseignante.

Habib

Non, je sais que vous vous êtes lancée dans, est-ce que je peux oser dire la société civile, je n'ai pas envie. Mais dans cet activisme-là, je sais que vous êtes toujours membre, et vous étiez présidente, je crois, du réseau Wassila.

Fadhila

Toujours, un quart de siècle.

Habib

Là, vous venez de me citer une référence, une publication que vous avez faite, dans quel cadre cette publication a eu lieu?

Fadhila

On va le faire à l'Institut National, un enseignement à l'Institut National de la Santé Publique.

Habib

D'accord. Et c'est vous qui en êtes l'auteur ?

Fadhila

L'inspiratrice, je vais faire une communication où je voudrais parler vraiment d'éthique.

Ça m'amène à vous dire un peu la trame de cette future communication à l'occasion de la journée du 25 novembre, vous savez qu'il y a la journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes. Et ça s'avère absolument indispensable. j'ai été inspirée par une avancée juridique importante, je trouve. Ça fait du bien aussi de saluer les efforts quand il y en a et la vision politique qui a été à l'œuvre à ce moment-là. Il y a dans la loi sanitaire de 2018, toute récente, un article de loi qui définit d'abord les professionnels de santé, c'est-à-dire qui parle d'eux comme d'une équipe - et on énumère, médecins, sages-femmes, psychologues - et tous ces professionnels de santé, tous statuts confondus, toutes natures d'exercice confondues, tout lieux d'exercice confondus, ont l'obligation de signaler aux autorités

compétentes toute violence à l'égard des femmes observées ou pressenties dans leur exercice professionnel.

Habib

Vous avez eu cette carrière en médecine qui vous a réveillée, qui vous a formée, quelque part vous avez pratiqué, mais vous vous formez indirectement ou directement, parce qu'il y avait des patients, vous avez pris conscience de beaucoup de problèmes. Le fait que les femmes soient encore plus soumises aux inégalités médicales aussi, c'est ça. Et là, après cette vie professionnelle, on vous retrouve activiste. Vous allez m'expliquer parce qu'encore une fois, il y a le réseau Wassila mais il y a d'autres domaines et j'aimerais bien comprendre.

Fadhila

Je vais vous donner alors, beaucoup plus rapidement, la trajectoire en m'arrêtant sur le réseau Wassila.

Alors, donc je fais ma carrière de médecin, d'ailleurs je l'ai écrit - peut-être que Daho pourra vous donner l'article - dans une revue. Arrive le 5 octobre 1988, je suis chef de service à l'hôpital de Bab-el-Oued, à Maillot, un quartier qui a hautement été touché par ces émeutes et la révolte des jeunes des quartiers populaires, en particulier de Bab-el-Oued. Il y a un conseil médical, je crois que c'était le jour même ou le lendemain de ces événements qui m'ont énormément touchée, et je vais vous dire pourquoi après. Et au début de la séance, on déroule l'ordre du jour, et on commence avec les problèmes classiques des préoccupations des médecins et des services hospitaliers. Et je lève le doigt à un moment donné, et je dis, mais on ne va pas mettre en premier point de l'ordre du jour ce que nous avons tous déjà observé ou ce drame qui est à côté de nous, qui concerne le quartier où nous travaillons ? Et j'entends "c'est une émeute de voyous". Donc, ça me va droit au cœur, ça me ramène à un oncle terroriste de 1957, et quelque chose se brise en ce qui concerne mon appartenance caste professionnelle, caste avec ce qui va avec, caste sociale. Tout d'un coup, j'ai l'impression que quelque chose d'historique est en train de se passer, au même titre que la guerre de libération, qu'il est inadmissible qu'on ne participe pas comme citoyen à des événements qui concernent les jeunes de notre pays avec qui je me sentais tellement proche, car nous étions tous des enseignants. Quand vous avez passé des années dans les amphithéâtres, ce contact, surtout les travaux dirigés avec des jeunes, ils s'imprègnent dans notre ADN. Non seulement notre chair, mais notre ADN.

Donc là, tout d'un coup, me revient l'hérédité, l'héritage. Comment as-tu pu ? Si tu es surprise aujourd'hui, 5 octobre 88, par une émeute qui est menée par de jeunes Algériens qui sont l'espoir de demain, c'est que tu n'as rien vu. Tu n'as rien vu de tout ce qui se passait en venant dans ta voiture, sur ce chemin d'un quartier populaire, à travers les malades, même si tu penses que tu as été en empathie avec les malades. J'avais l'impression tout d'un coup que j'avais raté un énorme rendez-vous de responsabilité citoyenne et politique. Et que vite, vite, vite, il fallait que je me rattrape et que ça devait maintenant être parallèle à ma vie professionnelle, sinon dominant. Donc, je commence en tant qu'endocrinologue à recevoir des jeunes qui ont été maltraités sur un plan sexuel.

Je découvre, parce que j'avoue que même en 57 on ne parlait pas trop. Les jeunes femmes violées, au moment de la torture, n'ont pas parlé. Les hommes encore moins. Les femmes qui ont été violées dans les villages à titre d'humiliation des pères, n'ont pas parlé. Toute cette

assignation au silence que nous avons perpétuée ne m'avait pas préparée du tout à entendre ce que j'ai entendu, les sévices sexuels, presque des mutilations au niveau des testicules de jeunes qui ensuite auraient leur vie sexuelle et leur future vie de procréateur compromises. On nous les envoie en tant que spécialistes.

J'ai très, très mal vécu le fait que la franchise hospitalière a, en octobre 88 été violée par les services de sécurité, en ce sens que quand ils étaient obligés d'amener à l'hôpital des gens trop amochés ou pour lesquels ils craignaient qu'il y ait quand même une issue qu'ils auraient eu du mal à justifier par rapport aux supérieurs, ne serait-ce que maladroits dans les techniques, ils redemandaient les listes de ceux qui étaient venus dans les services et l'administration et certains chefs de service ont donné les listes. Donc, ça m'a vraiment été le flashback de 1957, moi qui pensais que plus jamais ça ! Plus jamais, sûrement pas des Algériens sur quiconque, encore moins des Algériens comme nous, comme eux, et encore moins des jeunes. Donc avec quelques collègues, on n'était pas très nombreux, un peu avec cette révolte, cette indignation, tout est parti de cette indignation, on n'accepte pas, on n'acceptera pas l'inacceptable, on va parler et on décide de créer le comité médical contre la torture et la répression.

Habib

Hommes et femmes ? Le comité.

Fadhila

Ah oui, hommes et femmes. Pour vous dire très vite, avec le recul toujours, représentation qui rétrospectivement était toute la future force politique d'opposition, dont les islamistes. Alors là, il y a eu tout l'éventail. Je ne comprenais pas pourquoi ils avaient tellement insisté pour qu'on mette comité de lutte "permanente", parce qu'ils avaient déjà subi des sévices par les services de sécurité, "permanente" contre la torture et la répression. Donc, le futur RCD, le futur FFS, le PAGS. Ils ont voulu que je préside ce comité, peut-être aussi parce qu'il était bon que ce soit quelqu'un de pas encore trop marqué politiquement qui, vraiment, parle de comité médical. Donc nous organisons, nous travaillons dans les différents hôpitaux. Et on a fait la première journée publique, le 11 janvier 1989, en faisant un travail de recensement. J'ai des lettres, des témoignages de jeunes suppliciés. On avait invité une spécialiste. On s'était dit c'est un sujet de médecine, qu'on le veuille ou non, et ça suffit de nous cacher. On va essayer d'en faire un apprentissage et on va essayer de le traiter un peu sous les apparences d'une question. On avait demandé un amphithéâtre au centre Pierre et Marie Curie et on avait obtenu l'aval du directeur. On avait invité quelqu'un d'une association que vous connaissez peut-être, l'AVRE, Association d'aide aux victimes en exil. J'avais eu l'occasion de rencontrer cette dame qui m'avait frappée justement par son militantisme, une médecin généraliste au départ, on l'avait invitée, donc on avait touché un sujet sensible, cette dame a été refoulée, elle est retournée à Paris sans pouvoir faire la communication qui avait été prévue et à l'arrivée on nous a interdit l'accès à l'amphithéâtre à la dernière minute, le 11 au matin. Donc j'ai fait ma présentation sur les marches de l'hôpital. Pour vous dire quand même, peut-être que vous connaissez des noms algériens, il y avait Ali Yahia Abdennour, j'ai même son manuscrit d'aide, il m'avait donné quelques notes, de sa belle écriture d'ancien instituteur, "Le médecin face à la torture", parce que je lui avais dit, "Si Abdennour, je ne connais pas très bien le sujet, est-ce que vous pouvez m'aider"? Et ensuite, le ministre de la Santé de l'époque étant un camarade d'internat, je décide d'aller le voir avec d'autres pour que l'amphithéâtre nous soit accessible, pour le persuader. On se dépêche, à l'époque il y avait moins d'embouteillages

dans Alger, on va au ministère de la Santé et il me dit : “Fadhila, comment vous avez pu laisser passer ce mot”? Et je lui ai demandé “qu'est-ce qui te dérange ? Le mot “torture” ? Il aurait accepté que je dise “maltraite”, ou un autre euphémisme. Et puis elle était encore en train de se produire, c'est ça que ça voulait dire aussi. Donc, je ne sais pas par quel miracle, quand on est revenus du ministère, l'amphithéâtre s'est ouvert, et nous avons pu tenir notre journée. Journée qui a vraiment été marquante, parce que c'était la première sur ce sujet, dans une enceinte médicale et hospitalo-universitaire et il y a eu le juge face à la torture, l'avocat face à la torture, l'islam face à la torture. Autrement dit, on a fait des communications “techniques” au début, pour donner le bilan et, comme je vous l'ai dit, les faits cliniques. Et ensuite, c'était la réflexion et les recommandations à la fin, “plus jamais”.

Et après, je n'ai plus arrêté de dire que la vie n'avait de sens que si, en continuant d'être à la disposition des patients ou des victimes de violences ou de ceux qui ont une douleur et une souffrance, ils s'assuraient désormais avec une vision dépouillée de la vision seulement techniciste ou sans préoccupation.

Et ça m'a amenée à créer avec d'autres membres fondateurs de la section algérienne, l'Association algérienne d'Amnesty international. C'était en 1990 au moment où c'était un peu détendu. Période aussi très passionnante parce qu'après, on a été récupérés par la guerre civile, il faut bien le dire, la guerre interne.

Habib

Pour évacuer une question là-dessus, très courte, est-ce que pendant les années 90, vous êtes restée ici et est-ce que vous avez eu peur ?

Fadhila

Peur. Pour nous tous. Mais à aucun moment je ne me suis dit “je quitterai le pays, j'arrêterai de faire les visites”. On a continué à aller à soigner. On attendait que tout le monde s'assure qu'après une bombe dont on avait entendu l'éclat - “ah ta famille, elle était dans l'autobus, elle est bien arrivée, elle a échappé” - et on reprenait la présentation. Je considérais que c'était la meilleure réponse à donner à ceux qui voulaient briser les liens, non, c'était de notre côté qu'il y avait la vérité. Le pays devait continuer, les médecins à soigner, les enseignants à donner le savoir, et bien entendu, après, en sortant de nos missions, chacun pouvait ou l'arrêter ou la prolonger avec ses opinions et la liberté d'opinion. C'était vraiment ça.

Alors, pour vous faire rire, parce que c'était la période où ils s'attaquaient aux étrangers, il y a eu deux épisodes. Et ça, ça m'a fait mal, d'être finalement attaquée, non pas ma personne, mais parce que considérée comme hors société. Un enfant, très jeune, 13 ans, m'a balancé une énorme pierre dans la vitre arrière. Bon, j'ai gardé mon sang-froid. Je suis arrivée quand même à l'hôpital et je me souviens, je l'ai senti vraiment, la vitre a été brisée, mais je devais aller à Tizi Ouzou, ce jour-là, pour un mémoire, j'y suis allée, j'ai laissé ma voiture, j'ai prévenu. Bien sûr la peur à ce moment-là, c'est viscéral, c'est l'adrénaline, le cœur qui bat la peur. Mais une peur pas au point, une peur qui était quand même inférieure en degré à l'obligation. Ce jeune, sa soutenance de mémoire, une fois dans sa vie, à Tizi Ouzou, j'étais dans le jury, je devais être dans le jury. Je suis saine et sauve. Autrement dit, qui ne dispense absolument pas, au contraire, qui rend encore plus impérieux et impératifs les obligations et les devoirs.

Et alors, à ce moment-là, je suis vue, je pense aussi, comme peut-être un médecin dont on peut s'approcher pour autre chose que l'endocrinologie. Et à partir du moment où il y a eu

cette journée publique contre la torture, en plus les gens ont bien compris que là, je ne pouvais plus cacher mon nom. Enfin, je pouvais être aussi rappelée.

Le psychiatre qui a été assassiné, Mahfoud Boucebsi, était présent à cette journée. Il m'a dit deux mots que j'ai gravés dans ma mémoire, il m'a dit, ça y est Fadhila, tu es quitte vis-à-vis d'Ali Boumendjel. Il avait fait l'analyse en tant que psychiatre. Donc, bon, je ne me suis pas sentie quitte, d'Ali Boumendjel, peut-être, de sa torture. Mais ensuite, il y avait le prof de philo. Voilà, toute la vie politique. Et donc j'ai été membre fondateur de la Fondation Mahfoud Boucebsi à sa création, dès 1993. Amnesty, Fondation Mahfoud Boucebsi.

À la Fondation Mahfoud Boucebsi commence l'édification de ce concept qui était partout, alors chez nous complètement nouveau, de victimologie, je ne veux même pas dire prise en charge, c'est l'accompagnement des victimes. Nous avons commencé donc par là, à bâtir cette conception, cet enseignement et cette pratique de l'accompagnement, de faire notre apprentissage, de la prise en charge, de l'écoute d'abord, écoute et prise en charge des victimes, d'abord les victimes du terrorisme, en collaboration avec des psychologues qui elles-mêmes travaillaient en relais. Nous avons à Mohamedia, un quartier qui est assez près de l'aéroport, un peu excentré à l'époque surtout. Et donc nous recevions, nous avions un cabinet médical, une psychologue avec nous, une assistante sociale pour traiter des problèmes un peu sociaux. Et vous voyez, commence à s'échafauder pierre après pierre le nécessaire accompagnement global d'une personne victime.

Alors le terrorisme, après on a répondu aussi bien aux catastrophes humaines que naturelles. On a aussi fait notre expérience hélas, parce que ça s'est empilé les traumatismes, du séisme de 2003. On a eu les inondations de Bab-el-Oued en 2001, j'ai perdu beaucoup de collègues.

Ensuite, c'était la disponibilité à manifester. Et donc, j'étais sollicitée dans ce grand concept d'assistance aux victimes. J'ai évolué en collant au contexte historique et, finalement, en besoin concret du moment présent. Mais évidemment, comme il y avait aussi le support idéologique et politique, il y avait la proximité. Je n'ai jamais adhéré à aucun parti, mais la proximité, surtout qu'il avait été défendu par mon père, d'Aït Ahmed, quand il a essayé de faire éviter la guerre, il m'avait sollicité pour me présenter aux élections législatives. Et non, j'aimais tellement mon métier, malgré toute l'affection que j'avais pour lui et le respect. À cette époque-là on était au début du terrorisme peut-être que c'était rattrapable. Peut-être que se parler, voilà, et combattre politiquement les islamistes, les plus radicaux, était encore peut-être possible. Là aussi, je vous demande de voir le contexte. Et puis, il n'y avait pas encore eu la grande barbarie qui a suivi.

Autrement dit, j'ai envie de vous dire, à vous le géographe, en temps et en lieu, réponse en temps et en lieu à ce qui me paraissait pouvoir être utile pour ne pas laisser les victimes du tremblement de terre être dévastées par un psychotrauma qui se serait enkysté et avec l'expérience concrète de l'accompagnement des victimes à la fondation Boucebsi. Ça, ça a été l'expérimentation. On avait même appelé ça la chaîne médico-psycho-sociale. Et quand la paix est revenue, en tout cas la disparition des grands événements dévastateurs, et que les victimes du terrorisme ont été plus ou moins reconnues, indemnisées, bien sûr on restait fidèles à la journée de commémoration de l'assassinat d'un tel ou d'un tel, ça a été une philosophie je crois, avec le recul, je n'y ai jamais tellement pensé mais qui me semble une certaine cohérence. Un souci de ne pas passer de l'extrémisme politique, de quand même une vie pacifique à l'extrémisme politique, à coller à ce que je savais le moins mal faire, la médecine et l'enseignement. Et, parce qu'on était en paix enfin, à partir des années 2000,

j'avais voulu que ce soit le 5 octobre, pour le rappel historique, le 5 octobre 2000, nous créons le réseau Wassila.

Habib

C'est vous qui créez ce réseau.

Fadhila

Là encore ne croyez pas que c'est de la fausse modestie, mes amis disent que c'est moi qui avais lancé l'idée au cours de la discussion d'une journée qui portait sur "quel soutien psychologique pour les femmes en détresse"?

L'entrée vers les femmes et les féministes, je l'ai faite comme ça, en tant que membre de la Fondation Boucebsi. Et je nous voyais tout d'un coup, je découvrais des des potentialités. Il y avait des membres même de ministères pour cette journée, qui venaient écouter. Bien sûr, des psychologues, des médecins, et certains membres d'autres associations, qui de défense des droits des enfants, qui plus politisés, plus sur le terrain comme nous, à la Fondation Boucebsi. Et semble-t-il, bon, dans la discussion, j'ai dit qu'il n'était pas question qu'on se quitte comme ça, parce qu'il y avait eu l'exposé d'un échec lamentable, dont on nous annonçait le suicide d'ailleurs, une victime de multiples détresses, qui s'appelait Wassila, une jeune fille de 18 ans, une très jeune femme, et la juriste qui avait présenté cette situation m'avait tellement émue que je me suis dit qu'est-ce qu'on peut faire pour que là encore, plus jamais d'autres personnes qui n'ont plus de ressources dans un pays comme l'Algérie où la paix retrouvée, plus le terrorisme qui nous a éparpillés, et nous avons, parce que ça a été quand même un groupe, décidé de nous unir, de créer un réseau de réflexion et d'action, toutes forces institutionnelles, associatives, individuelles, bienvenues, compétences, pour se mettre au service des femmes. On avait dit femmes, on avait réfléchi, il n'y a plus de victimes de terrorisme, ou en tout cas d'urgence, il n'y a plus de solidarité, hélas, avec nos collègues assassinés, tout en restant, bien sûr. Ce qui commençait à émerger dans les témoignages, c'était, et je vais vous expliquer mon point de vue, c'était les témoignages de femmes victimes de la violence dite ordinaire.

Notre premier ouvrage s'est appelé Le Livre Blanc. On s'est attelés tout de suite à l'écriture de cet ouvrage, recueil de témoignages de toutes sortes. On avait été frappés par des personnes qui avaient été kidnappées ou réprimées par les forces de sécurité, comme en 88, des témoignages de terroristes ou de familles de terroristes, vraiment, et timidement, quelques témoignages en particulier. Je crois que ça m'a marqué, les viols des femmes par les terroristes. On en avait tous connaissance, maintenant, avec le recul, je pense qu'on s'est un peu servis d'elles. Quand on a envoyé ces jeunes femmes à la télévision, c'est vrai, elles avaient le visage caché, je me rappelle des mouvements de leurs mains, ce martyr qu'ont été les interviews de ces jeunes femmes dans leurs révélations. Et ces jeunes femmes, auxquelles on avait promis, celles qui étaient enceintes, de faire une interruption de grossesse, même notre ministre de la Santé de l'époque, et ces jeunes femmes qui n'ont pas eu le temps d'être aidées, et donc qui ont été plus ou moins abandonnées. Et après, ça a été les femmes et les enfants victimes de violences. Toutes les violences.

Habib

Je ne veux pas raccourcir tout ça, mais le temps va trop vite. J'aimerais qu'on se concentre un peu sur un point, pas sur toutes les activités, parce que vous en avez fait

beaucoup, mais sur vos travaux d'écriture et de publication, parce que c'est aussi une diffusion des connaissances.

Fadhila

Mais bien sûr. Donc, Livre blanc. Ensuite, vous voyez comme on passe et c'est toujours conjoncturel, le Livre noir de la violence conjugale. Et on a structuré nos publications, ce sont des ouvrages collectifs. Bon, vous vous doutez que c'est quand même un certain nombre, mais on a vraiment voulu être dans l'ouvrage collectif. Mais enfin, c'était quand même certains chapitres rédigés un peu par toujours les mêmes personnes. Dalila a beaucoup écrit, la femme de Dahou, sociologue. Dalila Djerbal a beaucoup écrit aussi. On faisait des relectures. Le travail d'écriture, c'est vraiment à égalité. Donc vous voyez l'évolution, on en est maintenant à nous intéresser à la violence conjugale.

Et ça je crois, je suis obligée de le dire, parce que c'est très important, à partir du moment où les violences terroristes, j'ai employé ce terme peut-être un peu injuste, mais non seulement on leur en a donné un grand tintamarre médiatique, évidemment le pouvoir et les médias officiels, pour justifier la répression on montre les horreurs commises par les terroristes. Puisque je vous dis, dans une société tellement fermée au féminisme et à la parole des femmes, on donne tout d'un coup la parole à ces malheureuses jeunes femmes dont on a reconnu l'existence il n'y a pas longtemps, qu'on a après largement oubliées, il a fallu rappeler sans arrêt qu'elles n'avaient pas eu réparation pour que, officiellement, elles aient un statut, pour celles qui ont osé et qui étaient encore là.

Donc, le Livre noir de la violence conjugale, ça a été une expérience extraordinaire aussi parce que, à partir du moment où on avait réussi à faire parler toutes ces victimes dans le Livre blanc, on avait sans doute la manière, le temps, il fallait qu'on obtienne leur consentement, l'enregistrement, il y avait quand même énormément de précautions, on les prenait en charge après, sur le plan global, médical, social, on avait la chance d'avoir l'aide, on était au village d'enfants SOS, l'association SOS Kinderdorf, s'occupant matériellement de ces femmes. Il y avait des dons, donc je trouve que c'est absolument indispensable d'amorcer l'aide dans un pays comme l'Algérie, comme on était après le terrorisme, d'amorcer cette aide globale par le soutien social. Elles étaient des mères, elles avaient besoin qu'on les aide à nourrir leurs enfants, à scolariser leurs enfants. Notre territoire entrainait de plus en plus dans la totalité, c'était mon rêve, la totalité, la globalité de la personne en souffrance. Donc, vous parlez des violences terroristes et vous en avez fait un objet médiatique ? On va vous dire qu'il y a eu d'autres violences. Et la violence qui est bien cachée, qui est un tabou, la violence conjugale. Donc on a publié, et à l'Institut National de Santé Publique, on commençait à dire "c'est un tel fléau", ne pensez pas que c'est autrui et sur l'espace public que les femmes souffrent le plus de violences. On va vous donner des chiffres impressionnants. 70%, 80% sont des violences conjugales.

Habib

A partir d'enquêtes, de recherches.

Fadhila

De notre expérience. L'enquête de l'Institut national de la santé publique et notre confirmation sur une plus petite échelle, nous avons peu de moyens, parmi les femmes qui se confiaient à nous, de plus en plus violence conjugale, violence conjugale. Et je disais à nos amis, parce

qu'on fait des réunions régulièrement, figurez-vous qu'on a aussi, c'est très intéressant sur le plan sociologique, on a une augmentation aussi maintenant du dernier tabou à abattre, les violences familiales.

Les demandes de réparation contre un père ou un frère par des jeunes femmes séquestrées, qu'un parent martyrise pour l'empêcher dans les villes de l'intérieur de continuer ses études. Donc, on en est à l'écrasante majorité de violences conjugales et intrafamiliales. On est de plus en plus sollicités par les violences intrafamiliales. Donc la parole ça y est, les femmes au niveau de la parole. Et les réseaux sociaux ont beaucoup facilité ça. Et les réseaux sociaux, car nous prenons toutes les demandes, les femmes qui s'adressent à nous par l'intermédiaire des réseaux sociaux, on fait tout ce qu'on peut pour leur donner une solution, au téléphone, anonyme.

Habib

Vos publications dans le réseau Wassila sont destinées à qui ?

Fadhila

Alors, quand on les a publiées, au grand public bien sûr, mais c'était toujours à l'occasion d'une rencontre de sensibilisation aux médecins, aux psychologues, d'abord les professionnels. Et on a fait un guide juridique aussi destiné aux personnes, pour qu'elles connaissent les droits, aux femmes elles-mêmes. Donc on a commencé par les intervenants auprès des victimes, tous, toutes spécialités là encore confondues, on a fait un guide à l'intention des professionnels de santé, ça me paraissait très très important de réparer toutes les failles que j'avais pu dépister dans ma pratique, tout manquement. Je voulais essayer de dire, même s'il n'y a pas d'ecchymose et d'hématome, il faut aller au-devant de ce symptôme et maintenant, on le dit bien, la violence est un élément. Dans une consultation, n'importe quelle consultation, chez une femme, elle doit être recherchée systématiquement.

Habib

Est-ce que les destinataires sont aussi des lecteurs, des lectrices anonymes ?

Fadhila

Je pense qu'il y en a eu beaucoup sur Internet. On a accueilli des stagiaires, des gens qui ont fait des mémoires de l'étranger. Et on a essayé dans les salles d'attente de médecins, de psychologues, l'éducation nationale c'est beaucoup plus difficile. Il faut l'aval, mais chaque fois qu'on a pu on l'a fait. On a aussi fait une campagne contre la violence conjugale dans les villes, en dehors d'Alger, à Constantine, à Oran, à Bejaïa, à Tizi Ouzou. Et on laissait tout le temps des piles de livres. Donc il y a eu le Livre blanc, le Livre noir de la violence conjugale, le Guide à l'intention des professionnels de la santé. On a fait "les viols des femmes par les terroristes, un crime contre l'humanité". "Les violences sexuelles sur enfants", et là on a pu inviter des spécialistes, dont madame Daligand de Lyon, qui a une très grande expertise dans ce domaine, elle a elle-même un centre d'aide pour les victimes de violences. Donc violences sexuelles sur enfants, un plaidoyer aussi pour que les violences sexuelles sur enfants soient signalées et criminalisées. Et on s'est beaucoup occupés de l'arsenal juridique. Il y a eu toutes ces associations dont je vous parle en réseau, attention il n'y a pas que le réseau Wassila, mais ce réseau Wassila émettait, ayez en mémoire que c'est autant l'association des disparus que l'association des victimes du terrorisme, c'est un regroupement d'associations. On a aussi

beaucoup travaillé à des plaidoyers pour changer la loi. Il y a depuis 2015 une loi qui enfin se permet, dans un pays comme le nôtre, d'investir la sphère privée et les violences conjugales sont criminalisées. Tout, et pas seulement la violence physique, la violence économique, l'abandon. Donc cette criminalisation des violences faites aux femmes a été aussi portée par, je pense, tous ces mouvements.

Et on a écrit un plaidoyer, on a usé de toutes les stratégies, dont - à l'époque c'était plus facile qu'aujourd'hui parce que c'était avant le Hirak - un lobbying auprès de députés, par exemple. Non seulement les députés pour que la loi soit votée, non seulement les députés de l'opposition, mais même il y a eu une trentaine de députés qu'on avait essayé de voir chacun selon son parti, qui ont porté ce texte, ce plaidoyer. Nous, on avait demandé beaucoup plus que ce qu'on a obtenu, mais c'est toujours comme ça. Nous, on avait demandé une loi cadre, on était très impressionnés par le modèle espagnol. La loi cadre espagnole, c'est-à-dire regrouper, ne pas mettre ça seulement comme amendement, car ça n'est qu'un amendement au code pénal. Mais, et c'est pour ça que je vous ai parlé de la dernière loi sanitaire, on a le bonheur que la loi sanitaire de 2018, ce n'est pas dans une loi cadre mais les médecins doivent, pas seulement s'ils sont militants ou s'ils sont des médecins résistants, c'est une obligation au même titre que professionnelle.

Habib

On arrive vers la fin de cet entretien, malheureusement, parce que c'est tellement riche. Mais j'ai quelques questions très rapides, questions rapides, réponses rapides si vous pouvez.

Fadhila
D'accord.

Habib

Est-ce que vous êtes de gauche ?

Fadhila
Je crois. Oui. Oui.

Habib

Est-ce que vous avez connu Fanon ? Est-ce que vous l'avez croisé ?

Fadhila

Pas tout à fait personnellement, mais beaucoup par mon père. Ils étaient à Tunis. Mon père était responsable, quand il a rejoint le GPRA, du ministère de l'Information. Et ils ont beaucoup, beaucoup travaillé ensemble et j'ai des discours. La diplomatie algérienne a joué un rôle extraordinaire. Elle a gagné aussi, il ne faut pas enlever ce mérite aux politiques, politiquement et diplomatiquement, autant que par le martyr des armées de l'intérieur. Donc ils faisaient des conférences qui se sont appelées après - c'était le mouvement indépendantiste - conférences afro-asiatiques. Régulièrement le GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne), à l'époque présidé par Ferhat Abbas, envoyait, quand c'était nécessaire, des représentants, du FLN et de la guerre de libération dans différentes capitales où on savait qu'il y aurait un écho. Et Fanon et mon père ont fait comme cela des conférences

en Afrique, à Accra, à Tunis, je crois, oui, c'est évident ils y étaient, en Égypte et en Asie. Mon père a aussi été marqué par sa représentation à New York, au siège de l'ONU. Et je me rappelle qu'il a fait une description prémonitoire de l'Amérique. Alors qu'on était en pleine guerre, il m'a dit que c'était un pays de violence insoutenable, qui va mourir un jour de son racisme, qui est palpable, pour vous dire, 1962-63.

Donc, je reviens à Fanon et mon père, ils ont eu une très grande proximité, et si je n'ai pas eu la chance de le rencontrer, il est mort en 61, vous imaginez, j'étais en train d'essayer d'apprendre la médecine, mais j'ai été nourrie, parce que j'ai connu celle qui a écrit (c'est une collègue) le livre sur Fanon, Alice Cherki, la psychiatre, psychanalyste, on peut dire qu'elle a été son élève, sa collègue. Et j'ai failli faire psychiatrie, j'ai beaucoup réfléchi à ça aussi. Ce qui m'a empêchée de faire psychiatrie, c'est les langues. Je pensais que pour être psychiatre en Algérie, il fallait le français, l'arabe dialectal, l'arabe littéral et le kabyle. Choses que je ne possédais pas. J'ai beaucoup travaillé pour ma thèse de doctorat, déjà, avec Boucebsi. Et ce que je ne comprends pas, c'est que le centenaire de la naissance de Fanon a été célébré dans le monde entier et on se désespérait avec une collègue psychiatre du fait que dans la ville où il a expérimenté, je crois que lui aussi c'est un électrochoc qu'il a eu à l'hôpital psychiatrique de Blida, il a laissé des traces, je trouve que tous les grands psychiatres algériens de la post-indépendance, on peut dire qu'ils sont de l'école fanonienne dans l'inspiration, donc on devait être.

Habib

Vous pouvez dire aussi que vous êtes de l'école fanonienne, un peu ?

Fadhila

En tout cas, je me reconnais tellement dans sa lettre de démission, sublime lettre de démission que vous avez sans doute vue, qui est citée je crois dans la préface des Damnées de la Terre. Cette lettre de démission, où il explique les raisons et une société qui se déshumanise, qui réprime, n'est plus une société. Elle est appelée à disparaître. Il est allé lui aussi dans une prémonition extraordinaire. Le colonialisme français croyait qu'on serait éternellement, pour l'éternité, une province de la République française. Et il avait déjà compris, cette lettre date de 1956 si j'ai bonne mémoire.

Et moi, quand je désespère pour Gaza, je me répète cette phrase. Et je me dis, une société israélienne qui accepte de se laisser être aveuglée, ça y est, elle est en voie de disparition, en tout cas comme faillite morale. Et la faillite morale Fanon l'a décrite superbement. Pour moi, c'est le symbole. Et un symbole, justement, d'espoir qu'on va assister à la réparation des victimes.

Habib

Vous avez été très proche de Gisèle Halimi.

Fadhila

Oui, elle a été très proche, là encore, par procuration.

Habib

Intellectuellement

Fadhila

Ah oui, oui, ah oui. Quand on a enfin rendu hommage à ces avocats de toutes nationalités, de toutes confessions, nous étions l'une à côté de l'autre. C'est vrai, elle m'a appelée, "Comment va ma grande" ? Parce qu'elle a aussi été dans le collectif des avocats du FLN dans les années 55-56. Elle a défendu Djamila Boupacha. Et donc, effectivement, sa manière de vivre sa profession. Le film qu'elle a fait et le livre qui a été préfacé par Simone de Beauvoir sur l'affaire Boupacha, elle dissèque très bien, elle aussi, la manière dont, tout d'un coup, elle ne peut pas, devant cette femme qui lui montre au parloir ses brûlures, c'est insoutenable et ça détermine son combat pour Djamila, mais pour aussi une idée, une cause.

Ce que j'adorerais pouvoir faire, c'est ça, être individuellement tellement convaincue, tellement passionnée, et surtout le prouver sur le terrain, par les actions, par la présence, par la lutte contre la souffrance, contre la douleur, Voilà, je voudrais qu'on ait bien conscience quand on fait ce choix individuel, qu'en fait, on le fait pour l'humanité, qu'on le fait en tant qu'humain, en tant que militant, bien sûr, en tant que résistant à l'injustice, parce que j'ai grandi là-dedans avec des avocats. Impossible de tolérer. Mon père a défendu le port de l'étoile jaune par les Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il était conseiller municipal et il a été le seul parmi les Européens, il n'y avait pas beaucoup d'indigènes, de musulmans. Une vie, je pense, ne peut avoir de sens que si une trace que l'on peut laisser, c'est oui, sois apaisé, tu ne peux rejoindre, selon les croyances, gagner la paix, gagner la paix éternelle, on va le dire comme ça, que si non seulement dans tout ce que tu as approché, il y a eu de la passion et il y a eu donc le courage d'aller jusqu'au bout de cette passion.

Quand vous m'avez posé le problème de la peur, oui, bien sûr, en tant que peur d'une blessure, d'une souffrance personnelle, bien sûr. Mais est-ce que dans cette minute-là, il était important d'exprimer sa solidarité ou de se préserver à tout prix parce qu'il y a le principe de précaution. Qu'est-ce qui prime ? Est-ce que ce qui va primer dans cet instant décisif, ça va être le professionnel seulement ou celui qui essaye de donner un sens aux gestes techniques et professionnels, donc, qui est en solidarité, qui est en fraternité, qui est en résistance. En résistance, peut-être que je peux finir comme ça. Ça, oui, une vie je pense qu'elle est mémorable pour soi, parce que regardez à quel point on convoque avec toute son âme ce que l'on a été quand on a à faire le bilan, mais également qu'elle puisse rester un peu dans les mémoires, parce que ce n'est pas un individu auquel on rend hommage, c'est une cause qu'on refait vivre à travers une individualité.

C'est comme ça que peut-être je voudrais conclure notre entretien.

Habib

Merci infiniment Madame Chitour, c'était passionnant.

Fadhila

Merci à vous.